Ami du Clergé du 11 septembre 1952

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

Pastorale des Sacrements d'après le Directoire. XV. Lieu et ministre du Baptême, 301.
Fête de l'Exaltation de la Sainte Croix. — Le langage de la Croix, 302.
Saint Matthieu. — I. Le publicain, le disciple, l'évangéliste, 303. — II. Le renoncement chrétien, 305.
Retraite évangélique pour Jeunes Filles. — XI. Marie au pied de la Croix, 306.

PASTORALE DES SACREMENTS SELON LE DIRECTOIRE

XV

LIEU ET MINISTRE DU BAPTÊME

Mes frères,

L'Eglise est catholique, c.-à-d. universelle ; et il faut entendre par là qu'elle a horreur du séparatisme, de l'esprit de chapelle ; elle souhaite que tous ses fidèles, loin de se replier égoïstement sur eux-mêmes aient un esprit ouvert à tous les problèmes et un cœur vaste pour aimer tous les frères. Et cependant elle désire aussi que chaque chrétien ait un point d'attache dans une communauté déterminée, qui se nomme la paroisse.

I

« Le baptême, dit le *Directoire,* doit être célébré normalement dans l'église paroissiale. Le baptême privé ne peut être célébré qu'en péril de mort » (p. 32).. Il est aisé, et non moins utile, de saisir le bien-fondé de cette disposition.

L'église paroissiale, c'est vraiment la maison de famille. Chaque dimanche, c'est là que se rassemble la communauté, autour du Christ souverain prêtre, pour rendre à Dieu ses devoirs ; c'est là que les heures graves, — qu'elles soient joyeuses ou tristes, — de la vie du chrétien, viennent recevoir leur consécration ; c'est là que, de génération en génération, des traditions chrétiennes se transmettent de père en fils et s'enracinent dans les cœurs ; c'est là que la table est toujours dressée et toujours accueillante et que le père rompt à ses enfants le pain de la parole de Dieu, leur donne l'eucharistie ; c'est là que les âmes viennent chercher la santé et la vie.

Le baptême étant une seconde naissance, une naissance spirituelle, il est donc juste qu'il soit aussi donné dans l'église paroissiale, celle où, en grandissant, l'enfant viendra prier, s'instruire, communier, peut-être un jour célébrer sa première messe ou se marier.

Ainsi en fut-il pendant longtemps, et sans que l'Eglise ait eu à intervenir ; l'enfant naissait habituellement dans la maison paternelle, celle précisément où l'enfant devait passer normalement son existence ; dans la même semaine, sinon le jour même, il était porté à l'église toute proche et devenait enfant de Dieu ; souvent d'ailleurs on n'allait pas chercher très loin (les communications étaient difficiles) les parrain et marraine qu'on pouvait appeler facilement.

Aujourd'hui, pour des raisons multiples, la clinique se substitue volontiers à la maison de famille ; et cette mesure a donné lieu plus d'une fois à des baptêmes « en série » que le *Directoire* demande d'éviter désormais parce qu' « ils manquent de solennité et ne demandent aux parents qu'une acceptation passive ».

Quant au baptême privé à domicile, il ne peut être donné qu'en péril de mort. Obligatoirement, si l'enfant vit, il faudra le présenter à l'église dès que possible, et suppléer les cérémonies. Et combien il serait souhaitable, encore que le *Directoire* ne le dise pas expressément, que l'entrée dans l'église soit entourée, dans le baptême ou dans ses cérémonies supplémentaires, d'une large part de la communauté paroissiale.

Enfin la célébration du baptême solennel à domicile ne peut être autorisée que par l'évêque, pour de justes motifs qu'il est seul à pouvoir dûment apprécier.

II

Le Droit canonique n'a pas directement prescrit que ce soit le curé qui baptise ; toutefois, (canon 777) il fait aux dits curés l'obligation d'inscrire sans retard le baptême aux registres paroissiaux avec, en plus, des notations concernant le baptisé, les noms des ministre, parents et parrain et marraine. Au canon 778, « si le baptême n'a pas été donné par le curé ou en sa présence, que le ministre du baptême avertisse au plus tôt le propre curé du baptisé ». Le *Directoire* confirme cette obligation en ce qui concerne les aumôniers de cliniques et maternités. Cependant il ajoute : « il serait désirable (dans ces derniers cas) que le curé fût averti de la naissance et invité à faire le baptême s'il le peut » (p. 32).

Cette sage mesure, aussi nettement souhaitée, est dans la ligne de la tradition ; car s'il est vrai que l'enfant, après Dieu, appartient à ses parents (autant, bien sûr, qu'un être humain peut appartenir à un autre), le nouveau-né a pour curé le curé de ses parents ; et c'est à lui qu'il appartient de baptiser. La politesse ecclésiastique, à défaut d'autre, fait une loi à un prêtre de ne pas baptiser l'enfant qu'on lui présente sans avoir le consentement exprimé du propre curé.

Dans l'esprit du *Directoire,* bien des maternités exigent pour le baptême une démarche effective de la famille auprès du pasteur de la paroisse, et une autorisation écrite de sa

part. Et tout cela est bien ainsi, car le prêtre est vraiment un père ; appelé à nourrir spirituellement cet enfant au catéchisme (« l'homme ne vit pas seulement de pain mais de toute parole qui sort de la bouche de Dieu », Mat., IV, 4), le curé exerce une véritable paternité ; la vigilance attentive, les conseils prudents, les remontrances au besoin, les sacrements donnés confirmeront cette paternité ; il est donc juste que, sauf raisons valables ou majeures, ce soit le curé qui préside à la naissance spirituelle par le baptême.

III

Le *Directoire* voudrait mettre fin à la pratique de l'ondoiement. On sait ce dont il s'agit : bien des parents, soucieux d'assurer de suite à leur enfant la grâce du baptême, le faisaient ondoyer ; un prêtre versait l'eau sur le front selon le rite essentiel en l'accompagnant des paroles prescrites, sans plus ; l'enfant était baptisé, la famille rassurée sur son salut si un décès survenait ; sinon, on procédait quand il plaisait, tôt ou tard, aux cérémonies supplémentaires.

Pourquoi renoncer, dira-t-on, à une mesure qui sauvegardait à la fois les intérêts spirituels de l'enfant, la paix de la conscience des parents et la commodité de tous, Sans doute pour redonner au baptême son cadre normal (église et cérémonies) et ainsi en mieux souligner le sens, la grandeur et l'efficacité.

Très opportunément, le *Directoire* rappelle que la présence des parrain et marraine n'est pas strictement nécessaire puisque ils peuvent très bien tenir l'enfant sur les fonts baptismaux par procuration. Par ailleurs, il sera toujours facile de faire à l'église une petite cérémonie qui pourra comporter : bénédiction des relevailles, consécration de l'enfant à la Ste Vierge et signature des parrain et marraine aux registres paroissiaux. Ainsi la note chrétienne et religieuse sera unie au repas et à la fête de famille qui pourra se faire au gré des participants.

Deux éléments, en effet, entourent le baptême qu'il serait utile de bien distinguer : l'élément liturgique qui comporte les prières, gestes rituels, onctions, cérémonies, etc. ; et puis l'élément purement extérieur : sonneries de cloches, décors, musique, etc. Que ce dernier soit différé, aucun inconvénient ; mais pour l'autre il n'en va pas de même ; et c'est sagesse de la part de nos chefs hiérarchiques, désireux de revaloriser nos sacrements, de rendre au baptême toute sa solennité liturgique.

* *

Il y a quelques années, un vieux prêtre mourait presque subitement ; quelques heures plus tôt, alors qu'il ne pouvait prévoir cette issue fatale, et cependant peut-être mu par un secret pressentiment, il avait fait le tour de l'église de sa jeunesse ; allant des fonts baptismaux où il était devenu enfant de Dieu, à la table sainte où il avait communié, puis à l'autel de sa première messe. Ce pèlerinage « *in extremis* » révélait à la fois l'attachement qu'il avait pour son église et l'empreinte profonde qu'avaient mise sur son âme, aux heures graves de sa vie, les sacrements reçus.

FETE DE L'EXALTATION DE LA SAINTE CROIX

(14 septembre)

Nos autem gloriari oportet in cruce Domini nostri Jesu Christi.

Quant à nous, c'est dans la Croix de N.-S. Jésus-Christ, que nous devons chercher notre gloire.

(Introït de la Messe).

Mes frères,

La liturgie consacre spécialement deux jours de l'année au culte de la Sainte Croix. Le 3 mai, elle fête sa découverte, et le 14 septembre, son retour triomphal à Jérusalem, par les soins de l'empereur Héraclius (629). Ce prince, qui avait réussi à la reprendre aux Perses, voulut la rapporter à son lieu d'origine, en déployant une solennité digne d'elle.

Dépassant l'objet spécial de cette fête, nous nous appliquerons à écouter le langage de la Croix : elle nous parle de l'amour de Jésus, de la vie de l'Eglise et de la loi chrétienne.

I. — *La Croix nous parle de l'amour de Jésus*

Les instruments de supplice ne représentent pour nous que mort et cruauté, aussi ne provoquent-ils en nous que répulsion. La croix, jadis horriblement redoutée, suscite actuellement des pensées et des sentiments tout autres : depuis que Jésus l'a voulue comme instrument de son sacrifice, elle évoque sa vie toute d'amour pour son Père et pour ses frères.

Le sacrifice n'a été consommé que sur la Croix, mais dès « son entrée dans le monde », le Christ se livre à son Père et sa volonté d'immolation est entière : « Tu n'as voulu ni sacrifice ni oblation, mais tu m'as façonné un corps. Tu n'as pris plaisir ni aux holocaustes, ni aux victimes pour le péché. Alors j'ai dit : Me voici... ô Dieu, je viens pour faire ta volonté » (Héb., x, 5-7).

Tout le long de sa carrière terrestre, il persévéra dans ces purs sentiments d'obéissance et d'amour, qui l'acheminaient à la Croix. Sa première parole recueillie par l'Evangile ne déclare-t-elle pas qu'il se doit aux affaires de son Père ? (Luc, II, 49).

Son enseignement et son ministère reflètent sans cesse son amour parfait de son Père : « Je fais toujours ce qui lui plaît. » Même au moment de marcher à sa Passion, il est conduit par son obéissance à son Père et par son amour pour lui : « Il faut que le monde sache que j'aime le Père, et que je fais ce que le Père m'a ordonné. » La prière du jardin des Oliviers témoigne de dispositions identiques : « Père... que ce ne soit pas ma volonté

qui se fasse, mais la tienne ! » C'est-à-dire la volonté de la Croix est la mienne. Enfin sa dernière parole est celle du don total sur la Croix et par la Croix : « Père, je remets mon esprit entre tes mains ! » Le don était aussi volontaire que total : « Le Père m'aime parce que je donne ma vie... Personne ne me l'enlève, c'est de moi-même que je la donne. »

La valeur infinie de l'hommage rendu à Dieu par le sacrifice de la Croix va de pair avec son efficacité en notre faveur. Le Christ la voulait aussi de toute son âme. Son nom même de Jésus, révélé à Marie et à Joseph avant sa naissance, l'annonçait déjà, puisqu'il signifie Sauveur. Ses affirmations personnelles ont manifesté clairement son intention : « Je suis le Bon Pasteur. Le Bon Pasteur donne sa vie pour ses brebis. » Ce don de sa vie est spontané, c'est un acte d'amour, voire le plus grand de tous : « Personne ne peut avoir un amour plus grand que celui qui donne sa vie pour ses amis. » Il exclut toute recherche de soi-même : « Le Fils de l'homme n'est pas venu pour être servi, mais pour servir et donner sa vie en rançon d'une multitude. »

La veille de sa mort, en instituant la Sainte Eucharistie, qui reproduira le sacrifice de la Croix, il rappelle que son corps est donné pour nous et son sang versé pour nous. Au calvaire enfin, les grâces de lumière et de pardon qui agirent sur le bon larron, le centurion et d'autres, ne témoignent-elles pas que la victime de la Croix était pour nous ?

II. — *La Croix est le signe de l'Eglise*

Elle évoque toute la vie de l'Eglise et sous toutes ses formes. La naissance même de cette société spirituelle se place sur la Croix. Ainsi l'avait prophétisé son fondateur : « Quand j'aurai été élevé de terre, j'attirerai tous les hommes à moi. » La mort de Jésus en croix est la condition de la descente de l'Esprit-Saint, âme de l'Eglise.

La vie missionnaire et la vie liturgique de l'Eglise, aussi bien que notre vie quotidienne s'expriment par la Croix. La prédication de l'Evangile est dominée par le mystère de la Croix, auquel les autres mystères sont étroitement liés. Toute la vie du Christ y aboutit et s'en éclaire. L'économie surnaturelle y trouve un de ses éléments essentiels et y puise sa vitalité. La plantation d'une croix ne signale-t-elle pas, en pays de mission, la prise de possession d'une nouvelle contrée, et, en pays de tradition catholique, une phase de renouveau chrétien ? Par contre les tentatives de déchristianisation ne s'acharnent-elles pas à abattre les croix ?

La vie liturgique est sans cesse rythmée par la Croix. La prière publique de l'Eglise, les rites sacramentels et tous les genres de cérémonies sont ponctuées d'innombrables signes de croix. Elle couronne les édifices chrétiens, elle en est l'ornement spécial ; elle surmonte obligatoirement les autels ; l'art s'ingénie à en multiplier et à en varier les représentations.

Les chrétiens eux-mêmes traduisent volontiers leur foi par le signe de croix. La maman l'enseigne à ses tout-petits pour leur donner le goût du Dieu qui s'est fait l'un d'entre nous. On fixe la croix à la place d'honneur de la maison, et même de chaque pièce. On la porte sur soi. Personnes, institutions, objets inanimés tout reçoit l'empreinte de l'éternelle croix.

III. — *La Croix est le symbole de la vie chrétienne*

Notre nature humaine est tributaire de la connaissance qui passe par nos organes sensibles. La Croix si simple, à la fois dressée et tendue vers nous, est pour elle un langage direct et riche. Elle nous rappelle les fruits de vie qu'elle a donnés au monde, en particulier l'action divine dans notre âme, qui vise à nous rendre enfants de Dieu et frères de Jésus.

Elle redit à nos oreilles la règle d'or de toute vie vraiment chrétienne : « Si quelqu'un veut marcher à ma suite, qu'il renonce à lui-même, qu'il prenne sa croix chaque jour, et qu'il me suive. »

A notre sensibilité froissée par la souffrance, elle décrit la patience du Christ, dont toute la vie ne fut qu'une croix, et son triomphe acheté par la croix. Signe perpétuel de la perfection et de l'exemple de Jésus, elle stimule nos volontés faibles, qui trouvent parfois ardue la voix droite : qui peut la contempler et juger impraticable la vertu ?

Les âmes d'élite en font surgir l'amour de Dieu le plus intense et le plus pur : « Vivre d'amour..., c'est regarder la croix comme un trésor ! »

Plus notre vie terrestre en sera marquée, plus notre vie éternelle en recevra la gloire.

SAINT MATTHIEU
(21 septembre)

I
LE PUBLICAIN, LE DISCIPLE, L'ÉVANGÉLISTE

Mes frères,

Tous les dimanches, à la grand'messe, vous entendez chanter un extrait des Evangiles. Vous avez remarqué que, des quatre évangélistes, c'est S. Matthieu qui était mis le plus fréquemment à contribution. Cette préférence est motivée non seulement par l'ampleur de son texte, mais aussi par le caractère de son récit.

Notre piété ne manquera donc pas de trouver intérêt et profit, à méditer quelques instants sur la vie et l'œuvre de cet évangéliste. Nous envisagerons successivement en lui le publicain, le disciple et l'évangéliste.

I. — *Le publicain*

Installé à son bureau de Capharnaüm, le publicain Matthieu dirigeait la perception

d'une redevance qui comprenait à la fois les droits de douane, d'octroi et de péage, et qui contribuait à alimenter les caisses du tétrarque Hérode Antipas.

Cette autorité usurpatrice, bénéficiaire de l'impôt aurait suffit à discréditer les publicains. Les coutumes abusives du recouvrement les rendaient odieux. « On payait selon le tarif et l'usage, ce qui laissait place à bien des vexations », et l'aversion s'augmentait du fait que les agents de ces vexations étaient chargés de dénoncer les fraudes. Un dernier abus, et non le moindre, portait à son comble l'exécration : la fortune mal acquise des principaux publicains. Il était admis, en effet, qu'une fois versées dans le trésor du prince les sommes fixées, les publicains empochaient, en guise de traitement, le reliquat, qu'ils s'étaient efforcés de gonfler au maximum, en accroissant d'autant les exigences fiscales. Même dans le monde grec, ils jouissaient d'une mauvaise réputation bien établie. Un écrivain les caractérisait ainsi : « Ce sont des pillards. » N.-S., qui prédisait la facilité de leur conversion, les mentionnait cependant en compagnie de pécheurs notoires, et il recommandait d'éviter le faux disciple « comme un païen et un publicain ».

Matthieu s'était donc fourvoyé dans une profession qui constituait une perpétuelle tentation de malhonnêteté, et qui, en raison de sa dépendance étroite d'une autorité étrangère, offrait un danger pour sa religion et sa vertu. Bien plus, il n'occupait pas un poste subalterne : la réception importante qu'il donna, à l'occasion de sa vocation, témoigne de son rang et de son opulence.

La constatation de cette grave erreur de conduite nous invite à nous examiner : avons-nous un esprit de foi assez intense pour refuser une fonction plus estimée, une activité plus lucrative, mais qui mettraient en péril la vie surnaturelle de notre âme ?

II. — *Le disciple*

Au début de son ministère, Jésus passa près du bureau de perception, où était installé le publicain Matthieu, il l'aperçut et lui dit : « Suis-moi ! » Et lui, se levant, quitta tout et suivit Jésus.

La réponse de Matthieu à l'appel absolu de Jésus fut immédiate, et cependant elle exigeait une rupture totale avec le passé. Pierre et André se sont attachés à Jésus, après avoir été conquis par la pêche miraculeuse, et, dans la suite, ils pourront revenir à leurs filets. Matthieu s'attache à Jésus sur une simple injonction et il perd sa place. On regrette que sa modestie ait arrêté toute confidence sur son état d'âme du moment.

Non content d'en faire un disciple, Jésus le choisit comme apôtre : ses qualités le rendent apte à devenir un artisan de salut. Dans le collège apostolique éduqué par Jésus, rien ne le distingue des autres : il partage la difficulté et la lenteur à comprendre certaines paroles du Maître. Comme les autres, entraîné par l'exemple de Pierre, il prononce, après la Cène, une protestation de fidélité, que démentira bientôt la fuite commune.

Ces erreurs sans obstination, ces faiblesses passagères ne doivent pas nous cacher d'éminentes vertus. La lecture de son Evangile nous révèle l'évangéliste : chez lui la générosité d'âme à suivre Jésus avait pour compagne une profonde docilité. Si, dans le sermon sur la Montagne, il a pu nous retracer, de façon complète, le portrait du parfait disciple de Jésus, c'est qu'il désirait le devenir. S'il a reproduit les consignes d'humilité, de charité, d'édification mutuelle, règle de vie de la nouvelle communauté, c'est qu'il en était imprégné. Les conseils aux messagers de la Bonne Nouvelle, la recommandation de vigilance à tous, l'avertissement de se préparer au jugement individuel reflètent cette même docilité.

Rien d'étonnant si, plus encore que les autres évangélistes, il a rapporté les paroles de Jésus, simples, droites, « et si pénétrantes qu'on croit les entendre, avec l'accent et presque les intonations qu'elles avaient sur les lèvres ».

Tout naturellement, dans son âme, la parole divine a fructifié jusqu'à cent pour un, et ce succès de la grâce fait surgir une question dans notre conscience : veillons-nous à ce que nos défauts n'étouffent pas la voix du message de Jésus et n'entravent pas la docilité qu'il requiert ?

III. — *L'évangéliste*

L'estime que l'on conçoit pour les autres Evangiles n'empêche pas de reconnaître que celui de S. Matthieu a toujours été « le plus cher à la piété et aux prédicateurs ». L'examen de son exposé en découvre la raison.

C'est lui qui nous décrit, de la façon la plus achevée, ce que doit être la communauté des disciples. Il nous présente le Christ révélant une doctrine essentiellement intérieure, mais aussi fondant l'institution chrétienne, établie sur Pierre, auquel sont associés les apôtres. C'est le Messie préparé par toute l'histoire du peuple juif, le législateur en Dieu, bien plus, « le Fils unique qu'Israël a méconnu et que l'Eglise écoute ». Sa mission ouvre, pour tous, l'ère du salut, qui ramène à Dieu le cœur des hommes.

Jésus est également le modèle parfait de ses disciples. Doux et humble de cœur, « il n'éteint pas la mèche qui fume encore, mais il résiste aux hypocrites et les démasque ».

Cette présentation vigoureuse de l'œuvre de Jésus et de sa personne est obtenue par une rédaction très étudiée. S. Matthieu a su tracer un plan net et y subordonner tous les détails. Dans la Bible, il n'existe rien d'aussi fortement conçu que son Evangile. La composition en est lucide, ordonnée et logique. Enfin, tout le livre est animé d'un souffle apostolique, qui est passé de Jésus lui-même dans son disciple. On se rend compte que S. Matthieu veut conquérir des âmes. Il s'est placé devant

des lecteurs concrets, et, pour eux, il s'est astreint à une pédagogie très adaptée. Des faits et dits de Jésus, il a tiré « un vaste drame », qui se déroule de façon souple mais sûre, et que domine le Père céleste.

* *

On ne peut lire cet Evangile qu'après s'être fait « une âme d'enfant » : la seule capable de saisir la loi et la vie du royaume des Cieux, de les instaurer sur la terre par l'accomplissement de la volonté divine et d'entendre la parole de la suprême récompense : « Venez, les bénis de mon Père ! » La réponse de S. Matthieu à l'appel de Jésus en est une vivante illustration. Elle met constamment sous nos yeux la leçon d'abandon qu'il a si bien formulée : « Cherchez avant tout le Règne de Dieu et sa loi, et tout le reste vous sera donné par surcroît » (VI, 33).

Plan

II

LE RENONCEMENT CHRÉTIEN

(Matthieu, XVI, 24-27)

Bien préciser d'emblée que les paroles du Maître s'adressent à tous les chrétiens, du moment que, « baptisés dans le Christ », officiellement agrégés à « l'Eglise du Christ qui est son corps », ils sont eux-mêmes « membres du Christ ». Etre chrétien comporte donc l'engagement de « suivre le Christ », c.-à-d. lui obéir dans son enseignement et l'imiter dans ses vertus. Il est « la voie, la vérité et la vie » (Jo., XIV, 16).

I. — *Se renoncer*

Les hommes sont encombrés de bagages inutiles, alourdissants ou dangereux, sur la route où ils cheminent comme des voyageurs en marche vers la vie éternelle. De même que les passagers doivent parfois jeter tout ou partie de leurs bagages à la mer pour sauver l'essentiel à savoir leur vie, ainsi faut-il que les fils de Dieu sachent sacrifier ce qui est incompatible avec l'acquisition du seul vrai bien, la vie éternelle.

Que faut-il ainsi abandonner ? — On n'apportera pas aujourd'hui une réponse totale ; mais on l'inspirera aux paroles de Jésus dans ce passage précis de l'évangile.

a) renoncer aux richesses

— mal acquises : « Que servirait-il à un homme de gagner l'univers, s'il vient à perdre son âme ? » (℣ 26);

— ou dangereuses, si on en use mal : « Faites-vous des amis avec les richesses mauvaises » *(mammona iniquitatis)* (Luc, XVI, 9) ;

— ou encombrantes, parce que le cœur s'y fixe, et n'est plus libre pour la charité : « Bienheureux ceux qui ont une âme de pauvre » (Mat., V, 3).

b) renoncer à la jouissance de l'existence :

— non seulement la jouissance sensuelle des puissances de vie ;

— mais aussi à cet instinct d'attache à la vie qui est en l'homme : désir de vivre, de vivre bien, de faire quelque chose de sa vie, de ne pas perdre sa vie : « Que donnerait un homme en échange de sa vie ? » (℣ 26).

Cette attache illégitime si elle s'oppose à la toute-puissance du Créateur et à l'amour vrai pour le Rédempteur, doit être éliminée d'une vie qui se veut conforme avant tout à la réalisation parfaite que Dieu en attend : « celui qui perd sa vie à cause de moi la recouvrera » (℣ 25) ; à l'inverse : « celui qui veut sauver sa vie, la perdra ».

c) renoncer à soi-même :

— à tout ce que l'on est ;

— à tout ce que l'on vaut, réellement, ou dans l'estime des autres ;

— à tout ce que l'on réalise, temporellement ou surnaturellement.

L'homme est naturellement porté à s'aimer et à se rechercher soi-même jusque dans l'amour apparemment désintéressé qu'il porte aux autres. Aussi l'antidote est la vraie charité : aimer les autres comme on s'aime soi-même ; ou mieux, comme le Christ les a aimés, c.-à-d. en se livrant pour eux.

d) se donner : tel est le dernier mot du renoncement. Don total de tout l'être, mais :

— don raisonné, librement consenti, et offert comme un holocauste coûteux au Dieu, maître de nous ;

— don sans réserve, quand Dieu exige tout ;

— don qui peut aller jusqu'au suprême et éclatant témoignage du martyre : c'est le cas de tous les martyrs ; le cas encore des « témoins » du Christ au XX^e siècle : de Maria Goretti aux martyrs de Chine, après ceux d'Espagne ou du Mexique, ou des camps d'Allemagne et de Russie ;

— don qui est à l'image de celui du Christ disant à Dieu son Père : « Tu n'as voulu ni sacrifice ni offrande, mais tu m'as formé un corps. Ni les holocaustes ni les sacrifices ne te sont agréables ; alors j'ai dit : Je viens, ô mon Dieu, pour faire ta volonté » (Héb., X, 6-7).

II. — *Prendre sa croix*

C'est le deuxième acte : les bagages encombrants étant abandonnés, on prend, comme écrit S. Jean de la Croix, le « bâton de route » du chrétien. Singulier soutien !

a) Il faut prendre *soi-même* cette croix. Dieu ne l'impose qu'à la volonté qui l'accepte. Cela ne ressemble pas à la réquisition de Simon de Cyrène sur le chemin du calvaire, mais à l'acceptation libre du Christ. *(« Non mea voluntas, sed tua fiat »* Luc, XXII, 42).

b) Cette croix, c'est *la nôtre :* « qu'il prenne *sa* croix ». Ce n'est pas absolument parlant celle du Christ. C'est le poids de nos propres souffrances, qui pourront « compléter dans notre propre chair ce qui manque aux souffrances du Christ pour son corps qui est l'Eglise » (Col., I, 24).

c) On ne peut donc, à proprement parler, prendre les souffrances des autres sur ses propres épaules, mais on doit se contenter d'intercéder et de mériter pour eux. Il ne faut pas non plus s'attendre à porter une croix identique à celle des chrétiens que nous connaissons, ou des saints que nous admirons : chacun porte une croix bien personnelle, mesurée pourrait-on dire à ses propres épaules, à sa taille spirituelle et pesant, de par la volonté de Dieu, juste ce que chacun peut porter. Il sera toujours vain et parfois entaché d'orgueil de désirer de trop lourdes souffrances, voire le martyre. Demander, mais surtout accepter la croix *telle que Dieu nous l'impose.*

d) Un évangile parallèle ajoute : prendre sa croix « *tous les jours* » (Luc, IX, 23). Telle est la nature de la souffrance qui sauve : quotidienne, usant chacun à la petite journée, mais le sanctifiant dans les actions les plus ordinaires. Le vrai « martyre » du chrétien est là : dans l'obscure souffrance du devoir d'état quotidien, expression formelle de la volonté de Dieu. C'est ainsi qu'une Ste Thérèse de l'Enfant-Jésus s'est sanctifiée à l'égal du martyr S. Matthieu. On pourrait multiplier les exemples ; on pourra surtout détailler les applications.

e) Aussi faut-il prêcher aux chrétiens la *nécessité de la souffrance librement acceptée.* La souffrance

n'est pas bonne en elle-même ; mais elle est sanctifiante en tant que conséquence du dépouillement de foi, qu'expiation du péché et que moyen d'union au Christ. Elle n'amoindrit pas, mais grandit. Elle n'est pas résignation d'esclaves ou de faibles (comme le pensait Nietzsche) mais acte souverainement libre d'un être raisonnable répondant « oui » à son Dieu. Elle n'est pas source de tristesse, mais de joie : « Je me réjouis au milieu de mes souffrances », écrivait saint Paul (Col., I, 24).

On peut résumer toute cette partie par ces mots de l'Apôtre : « Je n'ai pas cru devoir connaître autre chose parmi vous que Jésus-Christ, et Jésus-Christ crucifié... Le langage que parle la croix est une folie pour ceux qui se perdent, tandis que pour ceux qui sont sauvés, pour nous, c'est une force divine » (I Cor., II, 2, I, 18).

III. — *Suivre le Christ*

Assimilé en tout au Christ, le chrétien pourra jouir des privilèges du Fils de Dieu, s'il suit le Christ jusqu'au bout.

a) Dans l'imitation de ses vertus terrestres : il le pourra facilement s'il s'est préparé par les deux étapes précédentes (renoncement et croix quotidienne).

Il devra donc notamment : — être « doux et humble de cœur », puisque cela s'apprend du Christ (Mat., XI, 29).

— « servir, et non pas être servi », comme le « Fils de l'homme » (Mat., XX, 28).

— « faire la volonté du Père » et s'en « nourrir » comme fit Jésus (Jo., IV, 34).

— aimer les autres, comme le Christ les a aimés, jusqu'à donner sa vie pour eux (Jo., XIII, 34 et XV, 13).

— vouloir que tous soient sauvés et contribuer, à la suite du Christ, à ce qu'ils aient la vie éternelle en abondance (Jo., X, 10).

b) Dans sa marche vers le Calvaire. Les martyrs ont toujours eu conscience de ressembler étroitement au Christ en mourant pour Dieu : S. Ignace d'Antioche se préparait à être mangé par les fauves, comme le froment eucharistique auquel communient les chrétiens. S. Pierre, conscient d'une ressemblance dont il se jugeait indigne à l'instant de sa mort, ne voulut pas, sur la colline du Vatican, être crucifié dans l'attitude même de Jésus au Calvaire. Et S. Matthieu et tous les martyrs.

c) Dans la gloire de son triomphe céleste : c'est la récompense d'une vie héroïquement immolée à Dieu. Le Christ, ressuscité et glorieusement régnant dans le ciel y attend tous ceux qui auront porté pour lui un fidèle témoignage : « Quiconque se déclarera pour moi devant les hommes, je me déclarerai pour lui à mon tour devant mon Père qui est dans les cieux » (Mat., X, 32).

D'où l'entière vérité de cette promesse : « Celui qui aura sacrifié sa vie à cause de moi, la recouvrera » (℣ 27). Et : « Le Fils de l'homme doit venir dans la gloire de son Père avec ses anges, et alors il rendra à chacun selon ses œuvres » (℣ 27).

* *

En conclusion : on évoquera le Christ, glorieux mais encore marqué des stigmates de sa Passion, attendant dans la gloire ceux qui l'auront suivi jusqu'au bout. Matthieu, et les apôtres, et les premiers martyrs chrétiens seront de ces élus que vit saint Jean entourant le Christ, Agneau immolé : « Ces gens vêtus de blanc, qui sont-ils et d'où viennent-ils ? — Ce sont les survivants de la grande détresse ; ils ont lavé leurs vêtements et les ont blanchis dans le sang de l'Agneau » (= ils ont été purifiés, sanctifiés et glorifiés parce qu'ils se sont unis aux souffrances par lesquelles le Christ les avait rachetés).

Quelle est leur récompense ? « Ils ont place devant le trône de Dieu et le servent jour et nuit dans son temple. Celui qui trône les abritera sous sa tente ; ils n'auront plus ni faim ni soif ; jamais plus le soleil ni la chaleur ne les accableront, parce que l'Agneau qui est au milieu du trône les fera paître et les mènera aux sources des eaux de la Vie ; et Dieu essuiera toute larme de leurs yeux » (Apoc., VII, 13-16).

Renonçant dans sa vie à tout ce qui est incompatible avec le vrai service de Dieu, *portant*, dans la joie intérieure, la croix des difficultés quotidiennes de l'existence, lourde pour tous quoique inégalement, qui refuserait de *suivre le Christ* dans sa fidélité au Père, pour être sauvé par lui, avec nos frères rachetés, et jouir, au même titre que les plus grands des martyrs, du bonheur sans limites de la vie éternelle ? *Telle est la leçon, toujours actuelle, du martyre.*

RETRAITE EVANGELIQUE POUR JEUNES FILLES

Troisième jour

XI

MARIE AU PIED DE LA CROIX

Mes chères Enfants,

Revenons au pied de la croix écouter la parole adressée à Marie et celle adressée à S. Jean... afin de nous exciter à l'AMOUR FILIAL envers notre divine Mère (Jo., **XIX**, 25-27).

« Cependant près de la croix de Jésus, sa Mère se tenait debout, avec Marie femme de Cléophas, sœur de sa mère et Marie-Madeleine.

Jésus ayant vu sa Mère, et debout près d'elle le disciple qu'il aimait, dit à sa Mère : Femme, voilà ton fils. Ensuite il dit au disciple : Voilà ta mère.

Et depuis cette heure-là, le disciple la prit avec lui dans sa maison. »

* *

Nous sommes **au Calvaire.** Représentons-nous cette petite éminence, plutôt léger accident de terrain que colline proprement dite, située en dehors de la ville et qui servait de lieu d'exécution pour les condamnés à mort. Les écrivains modernes en parlent à leur aise. Les lieux ont tellement changé depuis lors qu'on ne peut se faire une idée de ce qu'ils étaient alors, et ils en disent ce qu'ils supposent avoir été... Peut-être y flottait-il une certaine odeur de sang ou de cadavre ; peut-être y traînait-il quelques bois des anciens suppliciés..., quelques ossements peut-être... Quoiqu'il en soit, au moment où nous y parvenons — il est midi, c'est le Vendredi Saint — une foule grouillante hurle et s'agite autour d'un condamné qui vient d'être crucifié. Il y a bien là, à côté de lui, deux larrons attachés à leurs croix avec des cordes. Mais on ne fait guère attention à eux. Celui-ci est cloué à la sienne des pieds et des mains. Le bois, la terre sont rougis de son sang. Il est le point de mire de tous les regards. Les poings tendus contre lui, les yeux chargés de haine, les Juifs et les bourreaux l'insultent à qui mieux mieux, rivalisant de grossièretés, de blasphèmes et d'imprécations. C'est un hourvari satanique. A son entour, un homme, un seul, quelques femmes, se pressent contre lui, étreignant presque sa croix, témoins muets de cet affreux spectacle, et victimes aussi avec l'adorable victime qui meurt pour nous. Cette Victime, vous l'avez reconnue : c'est **Jésus.** Et ces autres

victimes que nous voyons partager le plus près possible son agonie physique et morale, c'est **Marie, sa Mère,** c'est **Jean le Bien-Aimé,** c'est **Madeleine et les saintes femmes.** Ce tableau a été représenté de mille façons différentes par la peinture et par la sculpture. Jamais la réalité n'a dans cette scène de carnage assez de sang, assez de haine, ni assez d'amour.

* *

Dans notre dernière instruction nous avons regardé et écouté Jésus, et nous lui avons répondu. Il restait une parole de lui que nous n'avons pas méditée. Examinons de plus près les divers PERSONNAGES qui interviennent dans la scène touchante que nous allons évoquer.

Jésus est en croix. Ses mains, ses pieds sont des fontaines de sang. Tout son corps n'est qu'une plaie vive. Il ne peut regarder, car ses yeux sont obnubilés par le sang et la boue, qui souillent tout son visage. Il devine plus qu'il ne voit la présence muette de sa Mère et de ses amis. Les protestations silencieuses d'amour qui, du pied de la croix, s'élèvent jusqu'à son Cœur, ne parviennent pas à couvrir les hurlements de fureur qui martèlent comme un enclume sa pauvre tête endolorie.

A droite de la croix, mourante et vivante tout ensemble, **Marie se tient debout.** Le glaive de douleur prédit par Siméon, au jour de la Purification, lui perce le cœur. Mais ce coup qui devait lui donner la mort, lui est, au contraire, une occasion d'accomplir l'acte le plus vital qui soit, l'acte corédempteur qui l'unissant de cœur à la passion de son divin Fils va faire d'elle la Mère des vivants. Nous allons le voir.

Mais contemplons auparavant, à gauche de la croix, le disciple que Jésus aimait, **Jean,** le fidèle compagnon de Marie, et ensuite, effondrée dans sa douleur aux pieds de Jésus qu'elle arrose de ses larmes et étreint de ses bras, **Marie-Madeleine** qui pleure et sanglote à fendre l'âme.

Jésus en croix repasse dans sa pensée, car il est pleinement maitre de lui malgré les cris de fureur de la soldatesque insolente et de la juiverie sanguinaire, tout ce qu'il a fait pour notre salut depuis sa naissance à Bethléem jusqu'à la journée d'hier, où il s'est donné à nous dans l'Eucharistie en testament d'amour, jusqu'à celle d'aujourd'hui où il consomme l'œuvre de notre Rédemption, et il se demande : « Que puis-je encore faire pour les hommes ? N'ai-je plus rien à leur donner ? » D'un effort continu de ses paupières tuméfiées il est parvenu à dégager ses yeux des caillots qui les obstruent, et il aperçoit à ses pieds sa Mère et son bien-aimé... C'est pour lui comme une révélation soudaine, ou, sous cette forme, l'exécution d'un décret éternel de l'Amour divin : « Ah ! pense-t-il, je sais ce que je puis encore donner aux hommes. Ils n'ont pas de mère ; je vais leur en donner une, la meilleure de toutes les mères, la mienne, celle que j'ai créée tout exprès pour aimer, celle qui en ce moment m'accompagne de son amour et de ses larmes. » Désignant alors à Marie, de son regard mourant, le disciple bien-aimé : « **Femme,** lui dit-il, **voilà ton fils.** » Et, pour bien montrer à Jean qu'il s'agit de lui : « **Voilà ta Mère** », ajoute-t-il. Comprenons la portée et le sens de ces paroles.

* *

Jésus va laisser Marie seule au monde, délaissée, abandonnée. Il n'y a qu'une personne capable et digne de le remplacer auprès d'elle. C'est Jean. Il la lui confie. Tel est le sens étroit de ces paroles. Mais cet acte du Rédempteur a une portée de plus grande envergure. C'est à l'humanité toute entière qu'il songe ; c'est à tous les hommes qu'il va confier sa Mère, et c'est à tous les hommes qu'il va donner une Mère. Les paroles de Jésus ne sont pas dites dans un temps et pour un temps, mais dans l'éternité et pour l'éternité. Elles ne s'adressent pas à une situation momentanée ; elles répondent à tout, et il faut les interpréter de toutes les situations possibles.

« **Femme** », c.-à-d. : « O toi qui n'est plus mère, puisque tu n'as plus d'enfant, ton fils unique va mourir. Tu n'es plus qu'une pauvre veuve. Je ne veux pas te laisser sans enfants. En me concevant tu as conçu tous les hommes. Souviens-t'en. Regarde mon disciple : **c'est ton fils...** Et toi, mon disciple, regarde cette femme : **c'est ta mère** ». Comme le font remarquer tous les saints, c'est **du disciple,** non de Jean seul, qu'il s'agit. Tous ceux qui sont disciples de Jésus, ou peuvent le devenir, sont ainsi proclamés enfants de Marie. Je dis bien : **proclamés.** Car en réalité ces paroles de Jésus ne sont que la déclaration officielle et solennelle d'un fait existant déjà. En donnant la vie humaine à Jésus, tête de l'humanité, elle a donné la vie divine à tous les hommes, membres de Jésus. C'est pourquoi il est écrit dans l'Evangile de la Nativité qu'elle mit au monde son « fils, premier-né ». Le Christ est ce « premier-né », nous sommes, nous, ses « puînés », les cadets du Christ.

Mais quel acte imposant que cette proclamation « in extremis » ! N'y voyons pas seulement une formule d'affection, un simple adieu, comme en pourrait dire un moribond. Ce sont les paroles d'un Dieu mourant, au moment où il couronne le grand œuvre de notre salut. Si toutes sont divines et, par conséquent créatrices, que dirons-nous des dernières qui vont sortir de ses lèvres ? Ne revêtent-elles pas de ce chef une importance et une efficacité toutes particulières ?

Comme il tressaillit, ce Cœur de Marie, quand elle entendit résonner la voix du divin Crucifié lui rappelant sa maternité totale, et l'établissant officiellement mère du peuple chrétien ! Celui qui donne aux femmes un cœur maternel pour aimer leurs enfants, donna en ce moment à la Femme qu'il appelait de ce nom en même temps que du nom de Mère, un cœur maternel pour aimer tous les hommes. Il se dilata, ce Cœur, pour nous recevoir tous, comme se dilate le cœur d'une mère chaque fois que le ciel lui envoie de nouveaux enfants. Il se dilate sans limites, puisque sa maternité n'en a point. Il se dilate comme l'océan qui reçoit dans son sein toutes les eaux de la terre, comme le monde entier qu'elle devait embrasser dans sa maternelle sollicitude. Ainsi, depuis ce jour jusqu'à la fin des temps, chaque homme qui naît ici-bas trouve auprès de son berceau deux cœurs maternels créés tout exprès pour l'aimer : le cœur de la femme qui lui donna le jour, et le Cœur de la T. S. Vierge du Calvaire.

* *

Par un retour tout naturel, la parole que Jésus adresse à S. Jean : « **Voici votre Mère** », crée en lui, et en nous tous, un cœur de fils à l'égard de Marie. Une preuve, ce fait aussi merveilleux que facile à constater : aucun homme n'est insensible à la pensée de Marie, et le dernier sentiment qui s'efface du cœur est celui qu'on éprouve pour elle. Elle a, certes, des fils ingrats, comme beaucoup de mères ici-bas ; mais cela ne prouve rien